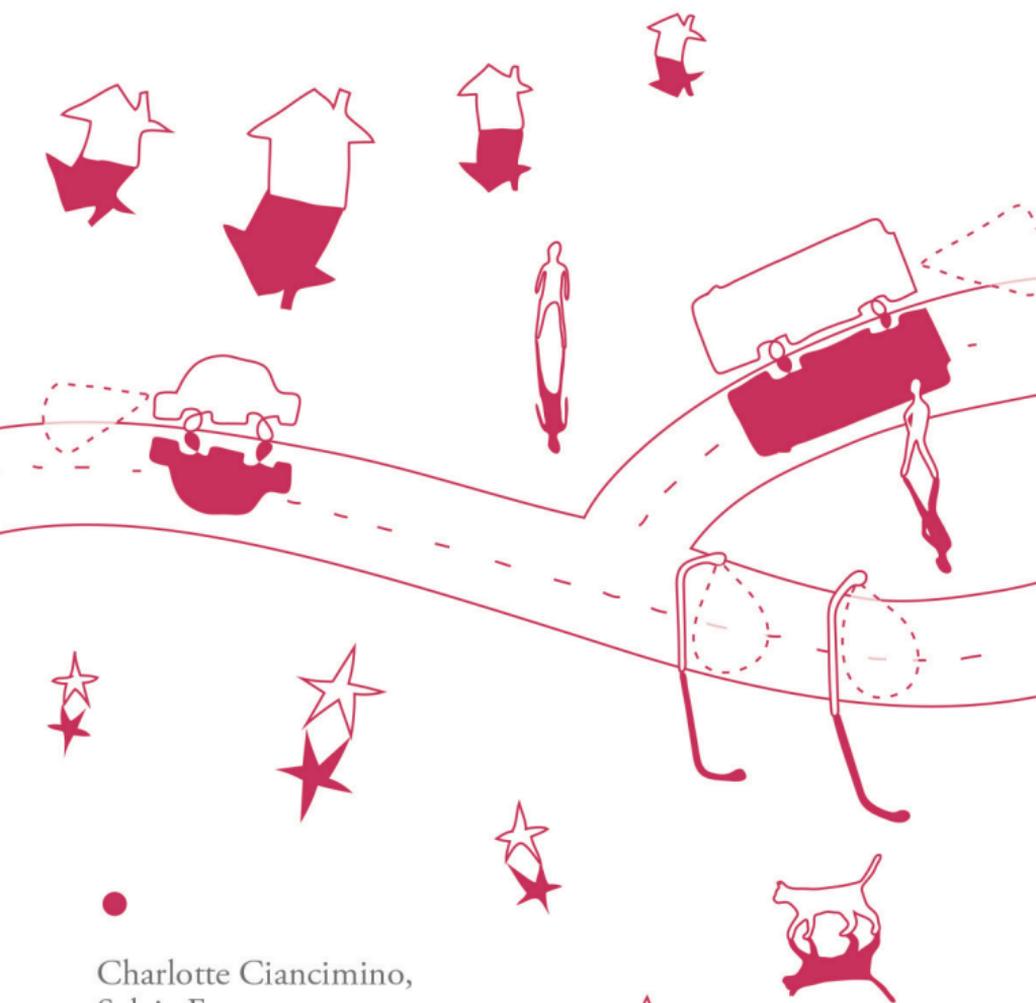


L'heure où la nuit se mélange aux ombres de la rue



●
Charlotte Ciancimino,
Sylvie Faust,
Meriem Haouara,
Sylviane Larochette,
Véronique Lehembre,
Bruno de Safta.

Ateliers d'écriture sous la direction de Patrice Robin
(Janvier-Décembre 2015)



L'heure où la nuit se mélange
aux ombres de la rue



Charlotte Ciancimino,
Sylvie Faust,
Meriem Haouara,
Sylviane Larochette,
Véronique Lehembre,
Bruno de Safta

**L'heure où la nuit
se mélange
aux ombres
de la rue**



Ateliers d'écriture
sous la direction de Patrice Robin
(Janvier-Décembre 2015)

Éditions de l'EPSM de l'agglomération lilloise
2016

*Je suis avec ma mère
à une terrasse au bord du Rhin,
j'ai 4 ans, nos cheveux flottent au vent,
je suis heureuse.*

Sylvie

Acrostiche

Si j'avais quelques années de moins
je serais plus jolie,
Y penser me fait mal.
Les rides de mon visage me désolent.
Voir mon visage dans la glace
ne me réjouit plus.
Il y a dix ans, on me disait que j'étais jolie.
Avec des crèmes pour le visage,
je ne ralentis pas le vieillissement.
Nous avons tous une idée différente
de la vieillesse.
Encore un an de plus le 24 janvier,
hélas.

Sylviane



Les lieux où on a dormi

Dans un parc à Amsterdam, il y avait beaucoup de hippies. Une nuit, l'un d'eux, de passage, est venu, m'a réveillée pour me confier son sac à dos et a recouvert mon sac de couchage de son poncho. Dans la journée, j'avais espéré en acquérir un semblable. Quand il est revenu chercher son sac, il me l'a offert.

Dans un squat à Lille près de la rue du Molinel, les murs étaient couverts d'images de magazines, des portraits d'animaux, une vraie arche de Noé. J'avais moi-même un petit rat récupéré par un copain dans un zoo alors qu'il était destiné à un serpent. Il passait la nuit à dévorer n'importe quoi et me réveillait à tout bout de champ.

Sylvie

Chez mes parents jusqu'à 17 ans, je me sentais triste, mes parents et mes frères dormaient à 2 (et moi ...)

Ensuite à Lille pendant nos études supérieures, la joie d'être à plusieurs et Anne nous mettait de la musique.

Ensuite avec mon mari, mais ça n'a pas duré.

Véronique



Chambres

De la fenêtre on voit les pierres tombales des monuments funéraires en exposition chez le marbrier. Dans la chambre, un parquet clair, une grande caisse (malle de voyage rouge) deux penderies claires, deux lits forment un lit double, deux télévisions dont une à écran plat, beaucoup de livres, beaucoup de VHS, quelques CD, enfin quelques DVD. La chambre est claire, chaude, calme. Un escalier mène au grenier.

Bruno

Je me souviens de ma chambre de jeunesse, ma chambre d'Alger, c'était sous un palmier où il y avait un cheval très vieux pour lequel je me suis prise d'amitié. Je pouvais voir toutes les étoiles. Mon père me disait que quand on voit dans le ciel quatre étoiles et trois qui suivent c'est qu'il va y avoir un mort le lendemain et quand il y en a seulement trois et deux qui suivent c'est qu'il y aura

du bonheur, un mariage. Il y avait de la paille, j'aimais cette odeur... Le sol était en terre, la porte n'était pas fermée, il y avait des moutons, des poules, des coqs qui rentraient parfois et qui criaient sur mon lit...

Meriem

Pendant 7 ans en pension. Nous n'avions pas le droit de parler, ni même de nous voir. Il y avait des boxes séparés par des cloisons légères, un rideau qui servait de porte. Que de rêves de liberté j'ai pu faire ! Et que je fais encore ! Ce qui me sauvait, c'était une couverture patchwork de toutes les couleurs. Est-ce de là que me vient mon goût pour la peinture ? Ou ma peur de l'enfermement ?

Véronique

Sicile, Ribera, Via Udine, 18. Je me souviens de cette grande chambre, chez ma grand-mère. Celle que j'occupais pendant les vacances d'été. Nous y dormions à quatre : mon frère, mes parents

et moi. Nous nous partageons ces murs dépourvus de décorations, seul un lustre aux multiples pampilles était présent mais ne rendait pas la chambre plus accueillante. Les quatre lits n'étaient plus ce qu'ils avaient été, on y dormait franchement mal. Parfois je déplaçais mon matelas jusque sur le balcon tant l'air manquait, tant le peu de fraîcheur de la nuit empêchait le sommeil. Cependant, lorsqu'à l'arrivée chez ma grand-mère, nous rangions nos affaires dans les armoires, j'exultais à l'avance à la pensée de ces trois semaines de vacances, de ces trois semaines loin du quotidien tant cela respirait la liberté. Maintenant que dix années se sont écoulées sans voir cette chambre, elle me manque.

Charlotte

Ma chambre est tapissée de bleu turquoise et parsemée de taches de couleur, une reproduction de Gauguin, une couverture et un tapis indien. La commode, fermée par un rideau, a été récupérée par mes chats sur un étage, j'ai donc viré les vêtements et les ai remplacés par

deux coussins. Au bout de mon lit, il y a une petite couverture et une peluche de chien. La nuit, Zazou, mon chat, dort avec. Il y a encore le gros coussin de Lulu et son arbre à chat sur la commode. Il n'y a que mon armoire qui me soit personnelle. En fait, vous l'avez compris, c'est notre chambre à nous trois, un endroit confortable et agréable à mes yeux.

Sylvie



Portes

Roumanie, février 2012. Avec des amis en voyage nous sommes allés dans un musée retraçant l'histoire des habitations roumaines. J'ai été frappé par les sculptures, brutes ou fines de portes massives en bois. Parfois peintes en bleu, parfois aux décorations florales. Pour la première fois je ne savais comment aborder ces portes avec mon appareil photo, j'en ai prises quelques-unes mais elles me déroutaient. Elles m'ont permis de découvrir une autre possibilité dans cet exercice photographique que je fais pourtant si souvent.

Charlotte

Il y a quelques années, j'habitais Porte des postes. Une nuit, un ivrogne avait défoncé la porte d'entrée de l'immeuble déjà bien branlante. La propriétaire l'avait remplacée par une porte métallique. Au bout du couloir vivait un jeune punk avec l'inscription *No Future* sur sa

porte. Quand il était mal dans ses baskets, il entraît et sortait sans cesse en claquant la porte, faisant vibrer le mur de notre studio, dans un bruit tonitruant.

Sylvie



Fenêtres

J'avais 8 ans, c'était le 24 décembre, je regardais à travers la fenêtre pendant des heures, j'attendais que la neige tombe. Il ne neigea point ce soir-là, Dieu était mort.

J'habite au 13^{ème} étage et j'ai une vue magnifique. Le 14 juillet, je peux voir 5 à 6 feux d'artifice.

Très étourdie, je ne vois jamais les vitrines des magasins et je me cogne la tête dedans.

Dans l'avion, je vois la beauté des nuages qui font une mer de laine et de soie éclairée par la lumière du soleil.

Sylviane

De ma fenêtre de petite fille, je pouvais voir l'agitation de la rue, les enfants qui jouaient, les parents s'occupant de leur jardinet ou de leur voiture. J'y passais du

temps à regarder, le jour bien sûr, où il y avait de l'animation, mais à la nuit tombée aussi. J'observais les étoiles, enfin les quelques-unes observables en ville lorsque le ciel est dégagé.

Les fenêtres d'aujourd'hui sont pour moi source d'inspiration. Dans les rues je les observe sans chercher à trop savoir ce qui se passe à l'intérieur des maisons, ce qui m'intéresse le plus ce sont ces rideaux, dessins d'enfants, pots de fleurs, chat sur le rebord de la fenêtre qui les personnalisent. Ce sont ces détails entre deux mondes ; celui de l'intérieur, où les gens se cachent, et celui de l'extérieur où ils se montrent. Les fenêtres c'est l'entre-deux. Les gens décoorent leurs fenêtres pour se présenter au monde. Une sorte de premier contact.

Depuis les trains, regarder par la fenêtre est pour moi un rituel. Rituel avec appareil photo. Depuis de très nombreuses années je fais une série sur les paysages et autres décors pris depuis un moyen de transport quel qu'il soit, car cela n'a pas

très grande importance. Mais le train offre une large fenêtre souvent avec un éclairage assez marqué, ce qui donne la possibilité de créer de multiples reflets.

Charlotte

La fenêtre de ma chambre d'enfance donnait sur le toit de l'arrière-cuisine. On voyait souvent des chats qui se prélassaient, se bagarraient ou observaient les pigeons du pigeonnier voisin. On apercevait aussi notre petite cour qui menait à la baraque du jardin et au bout du jardin le mur d'enceinte de l'usine.

Les fenêtres de mon appartement donnent sur la rue des Postes. En face, une porte automatique de garage est souvent obstruée par une voiture, des gens venus faire des courses à l'une des boucheries en bas de chez moi ; ça fait souvent le spectacle, toujours annoncé par des bruits de klaxon qui peuvent enfler jusqu'à des bagarres. Il y a aussi la vie qui circule et me fait plaisir à voir.

La fenêtre du café donne sur la place du marché. Le spectacle est différent s'il y a marché ou pas. Comme le café est situé sur un coin, j'ai pour ainsi dire un écran panoramique, c'est un peu sur ce critère que j'ai choisi le café où je me pose régulièrement, une vue imprenable, mouvante et émouvante.

Sylvie



Les lieux qui nous ont marqués

J'ai connu le cinéma Le Méliès lors de mes années de lycée, je faisais option cinéma-audiovisuel et nous y allions régulièrement. Je peux juste dire de l'endroit que c'est un petit cinéma d'art et d'essai à Villeneuve d'Ascq et que nous pouvions nous y rendre facilement en métro. Mais j'ai par contre d'excellents souvenirs, de films qui m'ont marquée et des interventions de professeurs ou professionnels en début ou fin de séance, interventions qui étaient toujours matière à débats. Il y a un film en particulier qui m'a marquée et qui m'émeut encore aujourd'hui, *Chat noir, Chat blanc* d'Emir Kusturica. Je me souviens d'éclats de rire, de la musique qui m'a parlé de suite, des couleurs merveilleuses, d'une histoire étrange et fascinante. J'ai tellement aimé que j'ai applaudi pour l'unique fois de ma vie dans une salle de cinéma. Ce film m'a transportée et depuis j'ai vu d'autres films de ce réalisateur que j'ai tout autant appréciés, bien que rien ne

puisse égaler cette première impression de fraîcheur et de dynamisme.... Ce souvenir est un moment de pur bonheur, de liberté et de découverte. Qui renforce encore mon amour pour l'image fixe ou animée.

Charlotte

La maison de ma grand-mère était peinte à la chaux. C'était la plus ancienne maison du village. Il n'y avait qu'un rez-de-chaussée. On quittait la rue pour pénétrer dans un petit jardin et sur le côté trois marches nous faisaient pénétrer dans la maison. A gauche la cuisine, il fallait descendre une marche, et l'on se retrouvait dans un cocon bas de plafond, juste éclairé par une petite fenêtre. Elle était chauffée par un feu continu. Le sol était soulevé par endroits par les racines de l'arbre que l'on voyait de la fenêtre. A droite, les deux chambres avec juste des lits et chacune un bénitier. Et tout au bout de la maison, un immense jardin. Dans la maison de ma grand-mère, il y avait une cuisinière avec une barre en

métal tout autour. En ce temps-là, j'aimais me suspendre et me balancer et j'ai donc saisi dans mes mains cette barre qui était, je l'ignorais, aussi brûlante que la plaque elle-même. On m'a dit que je n'y retournerais pas de sitôt, que rien ne valait l'expérience.

Sylvie



Voyages

Tu montes en voiture, tout est prêt, il n'y a plus qu'à partir. Tes parents claquent les portières. Ça y est tu te réjouis, les vacances peuvent commencer. Tu demandes à ce qu'on mette le poste, tu adores la musique lorsque tu voyages. La route se fait longue jusqu'à la Suisse qui marque un passage particulier, la frontière italienne n'est plus très loin. Les montagnes te dépaysent complètement. La tête calée contre la vitre tu observes et tu rêves, tu aimerais mitrailler avec l'appareil photo familial mais n'ayant qu'une pellicule pour toutes les vacances tu réserves tes munitions. Cette fois l'heure approche où le soleil va te faire cuire dans la voiture. Tu prépares ta serviette, tu l'humidifies et la coinces dans la fenêtre. Cela te permettra de supporter l'autre moitié du voyage, celle que tu préfères tant les couleurs des lieux que tu traverses donnent un regard nouveau. Les arrêts en station service ponctuent tes journées, simple arrêt pipi ou alors

pause déjeuner, ou parfois même plus longs ce qui te permet d'explorer, et surtout chaque fois l'odeur de café qui te montera aux narines, odeur que tu garderas en toi toute ta vie, elle ne te quittera jamais et aura toujours avec elle cette sensation de liberté mélangée à une nostalgie profonde et délicate. Ton regard change à présent ; tu observes plus, tu scrutes même. Et le moindre signe de ton œil, de ton cerveau appelle à la photo. Tu te laisses aller à prendre un ou deux clichés finement mesurés afin de garder ces doux paysages en mémoire et pour pouvoir les partager. Plus tu descends vers la Calabre, plus la mer se montre. Tu t'impatientes. Mais bientôt le bateau t'emmène vers ta tendre Sicile et la traversée te permet de te dégourdir les jambes. En voiture à nouveau, tu approches de l'Etna, tu te demandes si cette année tu verras une éruption, parfois c'est le cas, et tu peux voir jongler de petites boules de feu à l'horizon. Puis arrive Agrigento, tu savoures les paysages ponctués d'anciennes colonnes grecques ou moitiés de temples encore

debout que tu aimerais bien aller voir de plus près ; cette année peut-être feras-tu, avec ta famille, la Vallée des Temples. Une fois ce paysage passé tu comptes les kilomètres qui te séparent de la maison, ils n'en restent pas beaucoup. Juste quelques-uns, tu peux déjà lire le nom de la ville sur les panneaux. Ca te paraît long car tu te rends compte que tu as envie de marcher, de t'extraire de cette voiture qui t'enferme depuis deux jours maintenant. Vous entrez dans la ville, plus que quelques kilomètres et voilà. L'arrivée. Comme toujours, bruyante ; tu es accueillie par tes grands-parents, les voisins et d'autres que tu n'as pas vus depuis un an. D'un coup tu es fatiguée et tu montes ta valise dans la chambre familiale.

Charlotte

Tu es à Barcelone Plaza Real, la place a des arcades tout autour et au centre des jardins et des bancs, tu es assise sur un banc et une vieille Espagnole très gentille et dont tu viens de faire la connaissance

te donne des conseils pour te percer l'oreille, tu viens de recevoir un petit anneau plaqué or, signe de compagnonnage, t'a dit ton ami canadien en année sabbatique à travers l'Europe. Tout à l'heure, tu rejoindras la Rambla et tu iras jusqu'au port prendre le bateau qui fait l'aller retour du quai jusqu'à la jetée. Tu aimes prendre ce bateau, il fait chaud et le mouvement fait que tu reçois de minuscules gouttelettes rafraichissantes ; quand il accostera, tu iras t'allonger une heure au soleil avant de réembarquer pour le port. De là, tu flâneras jusqu'à la Plaza de Catalugna.

Sylvie



Trajet quotidien

Comme chaque jour, je pars à la nuit noire. J'aimerais tant que l'on me dise une fois que les transports sont en grève, mais qu'importe il faut y aller. Je prends mon bus à l'arrêt Cimetière du sud. Rue du Faubourg des postes, souvent, je vois les consommateurs au café qui se réchauffent. Enfin le bus arrive, il me conduit Porte des postes. Je descends dans le métro, de là je m'arrêterai à l'arrêt Jean Jaurès. Deux heures de travail, puis je pourrai rentrer chez moi enfin, cela le mardi et le vendredi. Les autres jours sont pour la détente.

Bruno

Moi je prends le bus 55 tous les jours à 6h30 à Lille sud pour aller aux Restos du cœur. Je m'endors en regardant par la vitre les arrêts défiler, c'est-à-dire arrêt Catiche, arrêt CHR, arrêt Arbrisseau et mon arrêt Wagner où j'oublie souvent

de descendre car j'ai fermé les yeux. Quand je les ouvre je me retrouve je ne sais où, demi-tour.

Meriem

Quand j'étais lycéenne tous les matins je partais à pied, j'avais environ 1 km à faire pour rejoindre la station de bus. J'en profitais pour regarder les maisons surtout les plus belles et j'imaginai la vie des familles habitant dans ces belles demeures. Quand le bus arrivait, je calais mon visage contre la vitre tournant ainsi le dos aux autres élèves car à cette époque je souffrais d'un complexe d'infériorité. Il y avait 6 km à faire en bus pour atteindre le lycée qui se trouvait dans une autre ville et chaque matin j'avais hâte d'y arriver. Le soir après les cours je reprenais le bus juste en face du lycée et là bizarrement j'avais oublié mon complexe jusqu'au lendemain matin.

Sylviane

J'avais quatorze ou quinze ans et pour me rendre au collège j'utilisais un raccourci. Je sortais de ma rue qui était en cul-de-sac pour traverser un terrain vague aménagé de deux buts de foot et de quelques jeux pour enfants. Quand j'étais seule et que j'arrivais sur ce terrain qui se trouvait entre deux rues, j'entendais une voix de femme. Elle était en détresse. Je m'affolais, tous les matins je l'entendais mais ne savais pas d'où pouvaient bien venir ces cris horribles qui me paralysaient. Je pouvais rester une à deux minutes à écouter. Pendant deux années je les ai entendus, juste à cet endroit.

Charlotte

Il est onze heures ; je descends l'escalier, j'arrive à la porte sur la Rue des Postes, je traverse la rue au passage protégé et jette un coup d'œil rapide sur l'effet miroir de la vitre du bâtiment, un peu plus loin je respire l'odeur d'encens de la librairie arabe. Je passe devant l'église où des pigeons s'affairent autour de mor-

ceaux de pain, des mouettes survolent l'endroit, affamées. Je tourne à droite rue Jules Guesde, un petit bonjour au coiffeur qui attend le client derrière sa vitrine et je traverse pour prendre l'allée bordée d'arbres et de buissons. J'arrive dans l'autre moitié de la rue, celle qui est piétonne, c'est une perpétuelle animation, marchands de légumes, magasin chinois, la boulangerie L'Aziza et sa pâtisserie orientale de l'autre côté. Je m'arrête pour donner une pièce à la jeune femme tout en noir et échanger quelques mots avec elle. J'arrive au Relax, je bois un café et je sors ma broderie, je vais passer une heure ici, place du marché, à broder, dire bonjour à des gens et voir tout ce qui se passe alentour.

Sylvie



Promenade rituelle

Chaque week-end on sortait dans le jardin après avoir fait ses devoirs et ses leçons. On se réjouissait à l'avance, il était grand, il y avait un saule pleureur où l'on pouvait se cacher. On se dirigeait ensuite vers le potager où il y avait souvent quelque chose à manger, mures groseilles etc. Le plus merveilleux c'était avec une pelle de creuser et voir apparaître des pommes de terre, la force de la nature. Plus loin il y avait une petite forêt qui donnait son ombre. On voyait aussi la forme d'un petit cours d'eau qui était asséché. Avec mes deux frères on sortait souvent pour s'y cacher et y rester le plus longtemps possible. Après la pension c'était la liberté.

Véronique



Instantanés sur arrêt

Je traverse la grande pelouse du jardin Vauban, il fait beau, les gens sont posés de-ci de-là comme des bouquets de fleurs, une jeune fille chante, d'abord a capella puis accompagnée d'un guitariste, une chanson de Woodstock. Elle a une voix magnifique, je suis aux anges, j'avance en dansant, je continue ma route avec bonheur.

Au parc Jean Baptiste Lebas, dit « Le jardin des grilles rouges », je m'assois de préférence sur un banc face à la colline aux enfants. Une grande distance de pelouse nous sépare et je me laisse absorber par leurs jeux, inquiète parfois quand ils semblent s'éloigner et se perdre, émue quand un petit bonhomme haut comme trois pommes en soulève un à peine plus petit et grimpe avec lui le monticule pour qu'il puisse accéder au toboggan, fâchée quand des gamins harcèlent les pigeons que j'aime à nourrir. Parfois il

n'y a personne et j'apprécie juste le silence, la beauté des arbres et l'air que je respire.

Sylvie

Je suis dans un café et je regarde les personnes qui passent, surtout le jour du marché. Je me demande ce qu'elles peuvent être en train de penser. Les uns parlent, les autres écoutent. Que peuvent-ils se dire d'important ou de non important ? J'en connais certains qui se disent bonjour ou qui s'embrassent. Ca fait tellement de bien d'être reconnu et moi je suis ravie de la diversité humaine.

Véronique

Un instant que je savoure : arriver au travail en avance. Je ne pense à rien, je m'assois, je regarde autour de moi. Plaisir de s'arrêter, de souffler, rien ne vous dérange.

Un autre moment : s'arrêter dans un musée, devant une sculpture, devant un tableau, se dire que tout est possible.

Bruno



Les 7 derniers jours

Mardi : Au centre de jour j'ai joué au scrabble et j'ai prié avec Myriam et Philippe pour la guérison d'autres personnes.

Lundi : Comme j'avais peu dormi la nuit, Bertrand le cadre m'a emmenée en voiture jusqu'à l'hôpital Lommelet.

Dimanche : Je me suis reposée toute la journée installée dans mon canapé écoutant Radio Nostalgie et j'ai reçu la visite de ma fille, 20 mn.

Samedi : Le matin je suis allée à pied jusqu'à la place du marché de Wazemmes et je suis retournée chez moi. J'ai fait en tout 4 km 5. Puis radio.

Vendredi : J'étais à Lommelet, rien de particulier sauf mon rendez-vous avec le médecin Mr Skandrani.

Jeudi : Lommelet : manger – chanter – danser – fumer.

Mercredi : je suis allée au Centre de jour, j'ai joué au scrabble. Christine, une autre patiente a pleuré, ce qui m'a émue.

Sylviane

Mardi 13 : Apéro avec un couple d'amis après une journée bien remplie.

Lundi 12 : Fin d'après-midi, séance de kiné pour faire du bien.

Dimanche 11 : Nombreuses photos faites sur la route vers la campagne picarde.

Samedi 10 : Marche blanche loupée, j'aurais aimé pouvoir y être.

Vendredi 9 : Réveil tardif et agression télévisuelle, semaine de choc.

Jeudi 8 : Encore des infos dures, c'est la série noire.

Mercredi 7 : Carnage à Charlie Hebdo,
échos aux événements de la veille. Dur.

Charlotte



Avoir et être

Avoir profité du soleil hivernal lors d'une sortie.

Avoir régulièrement de multiples rendez-vous avec toutes sortes de médecins.

N'avoir rien fait d'autre que regarder des films un dimanche après-midi.

Avoir fait une soirée entre copains et l'avoir regretté. Être enrhumée le lendemain matin et avoir du mal à respirer.

Avoir écrit pendant plusieurs heures des textes très divers.

Avoir fait une grasse matinée.

Avoir la sensation que tout s'écroule et que le moi ne tient plus.

Être persuadée que ce que l'on voit n'est qu'illusion.

Être présente tout en étant absente.

Être amoureuse et bien le vivre.

Être perdue mais continuer d'avancer.
Avoir peur de disparaître malgré les
contours qui se dessinent.

Charlotte



Ne rien faire

Je suis sur une plage il fait chaud. Je dors, mon blouson me sert d'oreiller. Où je suis, quelle importance ? Je suis bien, le temps passe, plusieurs heures passent. Je suis réveillé par des amis qui rient. Plus tard, je saurai que j'ai été photographié. Je n'ai pas bougé, je suis heureux, la journée m'a reposé. Le plus dur, c'est de reprendre la route. Vivement la prochaine fois.

Bruno

Assise seule sur le canapé du salon, avec une tasse de café sucré et sûrement une cigarette, si je ne fais rien je commence à m'ennuyer. L'ennui pour moi est destructeur, car ne rien faire signifie penser et dans la tête ça s'agite. Car dès que s'approche l'ennui viennent les questions existentielles et avec elles la déformation du monde et forcément de mon être. Ne rien faire pour moi est dangereux. Je m'égare, je transpire d'idées

noires qui vont et viennent. Qui me tourmentent. Mais une fois lancée je ne peux plus revenir en arrière. Le cerveau adore, lui, ces moments de flottement. Les voix de mon être s'évertuent à exister dans une cacophonie qui m'épuise. Tout se chamboule et s'entremêle, et perd de son concret. A chaque fois que l'ennui vient, qu'il creuse un peu plus en moi, mes contours deviennent flous, l'existence s'étiole. Alors je dois me convaincre que toutes ces pensées ne sont pas réellement véridiques et en même temps je me rends compte que si je pense ainsi c'est qu'il doit y avoir un peu de vrai. Et lorsque j'arrive à ce stade, c'est la confusion totale et je regrette de m'être laissée embarquer par le flot de mes idées.

Charlotte



Où ai-je lu ?

Où ai-je lu que le monde s'arrêtait en 1992 ?

Où ai-je lu que l'espoir était perdu ?

Où ai-je lu tant de bêtises sur l'avenir ?

Bruno

J'ai oublié que mes enfants et petits enfants habitaient si loin, je regrette de ne pas les voir plus souvent. Où ai-je lu que la distance géographique ne comptait pas ?

J'ai oublié que l'angoisse était aussi terrible, je regrette de ne pas savoir la calmer vraiment. Où ai-je lu que les médicaments suffisaient ?

Véronique

Où ai-je lu que si je me souviens de où, je me souviendrai de quoi ?

Sylvie



J'aimerais... mais parfois non...

J'aimerais disparaître de ce monde mais parfois non.

J'aimerais être mannequin mais parfois non.

J'aimerais être très grande mais parfois non.

Je n'aimerais pas vieillir mais parfois si.

J'aimerais grandir en sagesse mais parfois non.

Je n'aimerais pas vivre sans toi mais parfois si.

J'aimerais continuer à broder toute ma vie mais parfois non, qu'il fasse toujours soleil, mais parfois non, vivre encore longtemps mais parfois non.

Je n'aimerais pas voyager au bout du monde mais parfois si, être toujours accompagnée mais parfois si, revivre mon enfance mais parfois si.

*Sylvie,
Meriem,
Sylviane,
Sylvie.*



Les occasions qu'on a eues de gagner de l'argent

Découverte d'argent dans des magazines, vingt euros sous un présentoir au rayon légumes, découverte de cinquante francs en haut d'un escalator, découverte de cinquante francs au marché, découverte de cinq euros sur une pelouse, découverte de dix euros mais le billet était en morceaux, découverte de trente euros au pied d'un immeuble mais la fille à qui ils appartenaient les a récupérés, tant pis, une occasion ratée, une pièce de dix francs dans un caddie, enfin un porte-monnaie avec des pièces.

Bruno

En vacances en Allemagne avec mon oncle, on allait vers 17 heures, après qu'il ait fermé sa boutique, boire un verre au café d'en haut. Il y avait là une machine à sous, quand elle n'avait pas craché ses pièces de dix pfennigs, le patron le disait à mon oncle qui me donnait quelques

sous. Je montais sur une chaise et je mettais l'une après l'autre mes pièces dans la fente. La cagnotte finissait par tomber dans un SPLAF ! inscrit dans ma mémoire auditive. J'avais gagné le gros lot, on me conseillait d'offrir ma tournée et je m'achetais une plaque de chocolat.

Sylvie



Les 3 premières photos que l'on connaît de soi

La première photo qui m'apparaît : j'étais dans un lit à barreaux avec un grand sourire. Sourire quand on est enfermé ? Etonnement : petite étais-je heureuse ? Je suis encore en train de me poser la question.

Dans la villa familiale, je regarde souvent une photo où je soufflais mes bougies, je suis entre mes deux frères. Instant de bonheur. Tous les trois nous avons l'air heureux.

Véronique

Noël au vu de la décoration de la maison ; entre le canapé et la télé posée sur un carton, nous devions être en 90. Sur cette photo aux couleurs parfaitement conservées dans mon album personnel, on voit mon frère et moi en train d'ouvrir nos cadeaux, nous regardons l'objectif, derrière lequel doit se trouver l'un

de mes parents. Cette photographie m'a toujours paru un peu étrange car quand je vois les traits de mon visage, mon regard, plein de mélancolie, je peine à me reconnaître. Cette photo m'a toujours paru irréaliste.

Charlotte

C'est une photo de moi au Bois de Boulogne, je tiens tout juste sur mes jambes, j'ai une bouille épanouie et un ruban dans les cheveux, je suis seule sur la photo et petite quand je la regardais, je me pensais abandonnée comme Gretel, de Hansel et Gretel.

Nous sommes mes parents et moi dans un parc à Lambersart, Les Charmettes, il y a aussi des amis à eux et leurs enfants. J'ai cinq ans, tout le monde est animé, en grande discussion. Je suis la seule sérieuse, réfléchie, les yeux baissés, je tiens mon petit sac à deux mains sur mes genoux.

Je suis avec ma mère à une terrasse de restaurant au bord du Rhin, j'ai quatre ans, nos cheveux flottent au vent, je suis heureuse.

Sylvie



La photo dont je me souviens

Je me souviens d'une photo de Lyane Foly que j'ai rencontrée à la FNAC de Lille. Pourquoi je m'en souviens ? À l'époque, je lui ai offert un lapin blanc en peluche. J'ai pu parler avec elle. Sympathique. C'était la sortie de l'album *Caméleon*. Sur cette photo, sa coiffure est courte, elle a une veste blanche.

Bruno

Chez mes grands-parents dans la petite maison près de Douai se trouvait une photo d'eux lors de leur mariage. Accrochée dans le salon. Chaque dimanche je pouvais la voir, parmi tous les autres cadres qui représentaient la famille. Sur cette photo en noir et blanc, à la Marie-Louise ovale dans un cadre rectangulaire en bois mes grands parents n'ont plus d'âge. Ils viennent d'un autre temps. Je les reconnaissais à peine. Ma grand-mère paraissait grande et très fine dans sa robe blanche à dentelles et

mon grand père, sérieux au regard fixe, tout aussi mince dans son costume. Ils semblent perdus, un peu gênés, un peu ailleurs. Cette photo je ne l'ai plus vue depuis de nombreuses années, mais je m'en souviens parfaitement.

Charlotte



Voir à travers les murs

9h58, mercredi 24 juin 2015, autour d'une table, pendant l'atelier d'écriture. Patrice donne ses consignes. Meriem commence à écrire. Mais mon regard quitte la pièce et s'en va dehors, prendre le soleil qui brille et goûter le léger vent matinal. Tout à coup je vois Marion dans son petit jardinet accompagnée de son cabriolet qu'elle restaure pour perfectionner ses techniques d'ébéniste. François, son conjoint, pianote sur son téléphone pour passer le temps. Un peu plus loin, Claire se réveille, un peu perturbée par les événements récents. En perte de confiance mais décidée à apprécier le soleil d'aujourd'hui. En laissant aller mon regard un peu plus loin je peux observer ma mère avec ses collègues, décidant du modèle à travailler aujourd'hui, chemise au tissu floral. Dans la maison familiale c'est calme, mon père devant l'ordinateur passe de forum en forum pour se renseigner sur des pièces électroniques qui lui serviront

à fabriquer ses nouvelles enceintes. Mon frère aussi est là, détendu par la fin de ses examens, il lit un Stephen King en anglais. Mais mon cœur est attiré plus loin, dans un autre pays. Mon conjoint assis à son poste essaie de faire de son mieux avec le travail qui lui a été confié pour la journée. Le logiciel est complexe et le stress le gagne. Il doit finir tous ses plans pour 17h, c'est la course dans sa tête. Je lui souffle des mots à nous pour le détendre.

Charlotte

En ce moment, chacun ici se prépare à voyager hors les murs de l'atelier d'écriture. Dans un café, à Wazemmes, Eddi se roule une cigarette qu'il ira fumer en terrasse. Sur la place, des Roumains tentent de se faire un peu de monnaie en plaçant des automobilistes, quelques pigeons becquettent ce qu'ils peuvent. Le café du Tilleul vient d'ouvrir rue des Postes. Au 185, deuxième étage, mes chats installés confortablement comme ils savent le faire, roupillent. Une rue au-

dessus, le chat de mon frère dans la cour hume l'air. Mon frère, lui, est en Savoie avec sa compagne et se prépare à aller skier. Annabella traverse le jardin des Plantes et viendra à pied à Wazemmes où je la rejoindrai au café des Tilleuls.

Sylvie

J'ai envie de revoir le pays que j'ai préféré : Bali, une petite île en Indonésie et ses habitants. Dès que je les ai vus marcher j'étais en admiration. Ils se déplaçaient lentement, avec beaucoup de grâce et de conscience d'eux-mêmes. Le matin, les femmes tressaient de petits paniers où elles mettaient quelques fleurs, quelques grains qu'elles allaient porter sur les sculptures dédiées aux dieux. Ils et elles sont souriants, patients, sereins. Leur bien-être intérieur se révèle par leur bien-être extérieur. Je cherche leurs secrets et je continue à me poser des questions et à chercher où aller dans un autre pays asiatique.

Véronique



La rue d'enfance

Ma rue d'enfance, la rue de la Motte se situe à Haubourdin, je m'en rappelle, elle se trouvait près de la rue Fidèle Lhermite, anciennement rue de la Bosse folie. J'habitais au numéro 20, porte 16. Nous étions proches de la Deûle. Sur une place se trouvait une épicerie où l'on pouvait se ravitailler en sucre. Les habitants de la rue étaient une grande famille prête à rendre service. Ma famille y a gagné un garage, un petit peu de nourriture pour les volailles, tant de cadeaux, du plaisir.

Bruno

C'était aux Bois blancs où j'étais trop méchante avec tous les enfants du quartier et c'est tout.

Dans ma rue de la Petite chapelle au 3 bis, il y avait un tracteur, sur la remorque il y avait un peu de tout, c'est-à-dire pommes de terre, oignons, endives, to-

mates, carottes et le monsieur qui criait pour vendre ses légumes et du lait, du lait battu.

Meriem

Ma rue d'enfance s'appelle la rue Turenne, nous habitons au numéro 16 et c'était la plus petite maison de la rue malgré le fait que nous étions 7 à y habiter. C'était une rue calme, car dans les années 50, il n'y avait presque pas de voitures, c'était une petite ville. Toute la rue était bordée de maisons modestes. Juste en face de chez nous vivait une vieille dame de 80 ans qui à mon étonnement tricotait des chaussettes avec 3 ou 4 aiguilles, c'était Mme Fievet. L'été, le soir, les voisins apportaient leurs chaises et se mettaient à discuter en pleine rue, c'était gai et j'aimais cela. L'hiver, le soir, on ne voyait personne mais dans la journée, quand il y avait de la neige, mes frères et moi on s'amusait pendant des heures sans craindre le froid Au bout de la rue, il y avait un magasin, c'était une petite épicerie tenue par Mr et Mme Herman.

Tous les gens de la rue faisaient leurs courses chez eux. Quand je m'y rendais pour faire les commissions de ma mère, Mme Herman me donnait toujours un bonbon. A droite de la maison, il y avait une rue en pente et, en hiver, on pouvait faire de la luge quand il y avait beaucoup de neige.

Sylviane

Quartier résidentiel dans une ville propre de la métropole Lilloise. Ma rue était un cul-de-sac, peu de circulation donc, seulement le voisinage. A notre arrivée, que des familles aux enfants de tous âges. Je m'y suis fait quelques amies. J'en ai passé des journées à jouer dehors, vélo, foot, roller, skate mais en fait je m'en éloignais souvent, j'aimais trop la découverte pour rester dans le quartier. Il y avait quelque chose d'ennuyeux pour moi dans cette rue, toutes les maisons pareilles, avec les mêmes petits jardins, un devant et un derrière, chez tous les voisins, avec une barrière bien entretenue. Nous nous n'en avons

pas et n'en avons toujours pas. Inutile selon mes parents et j'appréciais de pouvoir être libre d'entrer et de sortir de chez moi sans avoir à ouvrir une porte de fer. Ma famille et moi on passait pour des drôles auprès des voisins. Eux, à mes yeux, semblaient tous identiques. On ne peut pas dire que j'ai aimé vivre là mais maintenant que j'y pense, aucun lieu n'aurait pu me soulager.

Charlotte



L'heure de...

L'heure de me lever, il est six heures, l'heure de me débarbouiller, il est six heures dix, l'eau est froide, qu'importe, ça réveille. L'heure de regarder les infos à la télé. Il est six heures et quart, je prends mes cachets, l'heure de m'habiller, six heures et demi, je prends mon café. L'heure de partir au travail est variable mais avant huit heures.

Bruno

L'heure d'aller chez le docteur, il va encore me casser la tête avec mon poids, tu as encore mangé du chocolat et des cochonneries. L'heure de prendre le bus, 15 heures, pour un rendez-vous embêtant comme d'habitude. L'heure d'aller au jardin, je suis en retard de 40 mn, pour cause de bus en panne. L'heure d'aller au CMP pour le rendez-vous du

mois. Le médecin me dit, tu es encore nerveuse et moi je cache mes mains. Il ne voit rien.

Meriem

L'heure de me réveiller et de me lever s'il est 8h30 ou 9h. L'infirmière va bientôt passer. Une heure de calme où je prends café sur café et où je fume. L'heure de me laver et de m'habiller. L'heure de sortir mon chien et de prendre un ou deux cafés dans mon bar préféré. Presqu'un jour sur deux il y a le marché où j'aime me promener ; le meilleur moment est celui où j'admire les fleurs et parle avec les fleuristes. Mon quartier est celui de Wazemmes. S'il fait beau je me mets en terrasse. L'heure d'aller choisir mon sandwich : il y a du choix. L'heure de le manger. L'heure de faire une sieste si je n'ai rien à faire dans l'après midi.

Véronique

L'heure des rayons de soleil tombant sur les bâtiments du quartier. L'heure du passage du camion poubelle avec son bruit caractéristique et son gyrophare orange. L'heure du va- et-vient matinal des voisins, de leur départ au travail. L'heure où les volets des immeubles se lèvent pour laisser entrer la lumière. L'heure creuse où le monde s'active, où la rue se vide, où la population est comme absente. L'heure du midi où tout reprend, les choses se meuvent en un tourbillon rapide et efficace. L'heure de la sieste que tout le monde voudrait faire. L'heure de la sortie des petits jeunes pour leur trafic quotidien. L'heure de la fin de l'école où les enfants rentrent, cartable sur le dos. L'heure où la majeure partie des gens vont faire leurs courses au Carrefour pour préparer le dîner du soir. L'heure du film qui fait baisser les volets des fenêtres. L'heure où la nuit se mélange aux ombres de la rue.

Charlotte

L'heure de l'ouverture du bureau de tabac de la place du Serpent, presque en même temps que Le P'tit Louis, la boulangerie d'à côté. L'heure de l'ouverture de la poste, l'heure où ma Roumaine préférée vient s'asseoir par terre à côté des distributeurs. L'heure où je lui glisse une pièce, un bonbon et une petite caresse sur la joue. L'heure où le marché bat son plein (les trois jours où il y a marché). L'heure où les copains boivent un verre au café face à l'église. L'heure d'aller manger.

Sylvie



Ville inventée

En terre du centre se trouve une ancienne ville Alw'Ayn, il faut bien connaître le chemin pour la trouver car la forêt tout autour est dense. Alw'Ayn est connue pour sa médecine faite de connaissances naturelles issues de la forêt et de la magie des anciens que seuls quelques uns connaissent encore. Son marché est réputé pour la vente de potions, décoctions, livres de botanique. La ville n'est pas bien grande, les maisons sont petites et les ruelles étroites, il y fait sombre, le soleil peine à traverser les arbres de la forêt qui l'entoure. Seul le monastère impose sa carrure. Cette bâtisse en pierres venues des Terres Khadar montre la richesse des moines qui y vivent. Ils sortent uniquement pour le marché. Parfois l'on y voit un jeune, à peine majeur, orphelin bien sûr, qui quitte cette famille pour aller vers le monde. Depuis peu, il y a comme un vent de panique dans cette ville, une rumeur court. L'on entend tout et rien. La population se

terre. Les magiciens se cachent de peur d'être découverts. A l'heure actuelle, il n'est pas bon d'en savoir trop sur les anciennes techniques. Des gens disparaissent. C'est un fait. Une guerre approche. Ça vient de l'Est.

Charlotte



Parlez-nous de...

De la rencontre. J'aime quand elle est vraie. C'est l'un de mes plus grands bonheurs. Elle permet d'avancer dans la vie. C'est possible quand les deux sont vrais. Rencontres avec mes petits-enfants, mes amies et des rencontres nouvelles, des personnes de passage.

Véronique

Du monde et de ses merveilles qu'elles soient dures ou belles. Qu'elles soient douces sur la peau comme les rayons du soleil ou qu'elles nous marquent au fer rouge. J'aime entendre parler du monde et en parler moi-même. Il y a tant à dire et à découvrir, à apprendre, à comprendre. Je ne me laisserai jamais de connaître davantage de choses proches ou même éloignées. Tout sujet est matière à discuter, à travailler. En choisir un serait pour moi trahir ma curiosité, ma soif de connaissance. Et dans la mesure

où pour moi tout est lié cela serait passer
à côté de détails essentiels, passer à côté
de nous-mêmes.

Charlotte



Poème à crier dans les ruines

J'ai onze ans, il fait beau ce jour-là. Je vais à l'école. Cartable à la main, j'arrive au bout de la première rue et là je vois une grande tâche de sang sur le milieu du trottoir ; Ah oui, j'avais oublié, c'est la guerre d'Algérie que je ne comprends toujours pas. Un écoëurement m'envahit et la seule chose que je suis capable de faire c'est de prier mais tout haut pour que Dieu m'entende mieux, mais aussi les gens que je croise dans les rues. Tant pis si je passe pour une folle à prier tout haut. Les gens que je croise n'ont pas pu voir la tâche, c'est pour cela qu'ils ne comprennent pas mon affolement. Déçue de n'être pas comprise, je prie encore plus fort, incapable de m'arrêter.

Sylviane

Je me souviens de mon père qui ne parlait jamais. Nous étions en vacances dans des ruines grecques, il s'est mis à chanter et le monde s'est transformé.

Je ne voyais plus que lui, je n'entendais plus que lui, j'étais figée comme ces pierres séculaires qui continuaient de vivre grâce aux visites...

Véronique



Celui qui... Celle qui... Ceux qui...

Celle qui avait une mémoire infallible.

Ceux qui m'oublièrent. Ceux qui pensèrent à moi

Celle qui veut être belle, pas par orgueil mais par simple fierté.

Celui qui travailla très dur toute sa vie pour devenir riche et finit dans la misère.

Celui qui était voleur et finit en prison.

Celle qui était très maniaque et qui finit par divorcer.

Celle qui aimait faire de la pâtisserie et alla jusqu'à peser 150 kg.

Celles qui employées à la maison étaient présentes quand je rentrais, celles qui me donnaient le minimum d'amour

dont j'avais besoin. Celui qui était pris par ses malades et ne nous parlait pas. Actuellement, celles qui veulent bien être avec moi, qui me tiennent la tête hors de l'eau. Celui qui s'intéresserait à moi et qui ne vient pas.

Celui qui m'a apporté ouverture d'esprit mais souffrance du cœur.

Celle qui écoute au fil des heures les analyses du passé.

Ceux qui m'accueillent alors qu'ils ne me connaissent pas.

Celle qui est froide d'apparence mais qui cache du feu au fond d'elle.

Celui qui se culpabilise de son passé et appréhende son avenir.

Celle qui donne un peu d'espoir dans cette conquête du moi.

Celle qui était tisserande et syndicaliste, celui qui était tanneur et revendiquait les droits des ouvriers, ceux qui prenaient le temps de vivre et ceux dont le temps a été écourté par la guerre, celui qui prenait plaisir à marcher sous la pluie à Barcelone en chantant Lili Marlene avec moi et que je ne reverrai pas, celui qui a changé ma vie.

*Bruno,
Charlotte,
Sylviane,
Sylvie,
Véronique.*



Moi tout(e) seul(e)

Moi tout seul qui espère trouver enfin la voie du bien-être.

Moi tout seul qui attends de bonnes nouvelles, de bonnes rencontres.

Moi tout seul qui espère faire moins d'erreurs.

Moi tout seul qui crois en un monde meilleur.

Moi toute seule je chante dans la salle de bains.

Moi toute seule comme une fille aînée de 6 filles et 6 garçons, qui dois leur montrer la politesse et la vie.

Moi toute seule je suis heureuse dans la vie.

Moi toute seule dans le gaz et dans le brouillard.

Moi toute seule face au propriétaire qui ne veut rien faire dans la maison.

Moi toute seule dans l'église à attendre que les anges descendent.

Moi toute seule, j'analyse tout.

Moi toute seule, comme un pantin désarticulé.

Moi toute seule, parmi les autres.

Moi toute seule, je rêve à d'autres vies.

Moi toute seule, j'obéis à mon instinct de survie.

Moi toute seule, je m'ennuie.

Moi toute seule, j'aime m'exprimer dans la créativité.



Moi toute seule, dans ma tête mille pensées.

Moi toute seule, je peux oublier le monde.

Moi toute seule, je grignote devant la télé.

Moi toute seule, j'apprends à être moi-même après des années d'errance.

Moi toute seule, dans une lecture passionnante.

Moi toute seule, je ne le suis plus vraiment.

*Bruno,
Charlotte,
Meriem.*



Vous

Vous qui avez mis dans mes yeux d'enfant de la magie.

Vous qui m'avez laissée libre de mouvements.

Vous qui m'avez montré un autre monde sous la façade.

Puis vous qui avez voulu me façonner à votre image.

Vous qui n'avez pas écouté mes besoins vitaux d'amour et de confiance.

Vous qui avez essayé de me garder rien que pour vous.

Vous qui avez fait naître en moi des contradictions croissantes.

Vous qui m'avez violentée par mille mots.

Vous qui n'avez jamais accepté ma vision et mon ressenti du monde.

Vous qui ne vous remettez jamais en cause sur notre passé.

Vous qui ne verrez jamais votre fille telle qu'elle est.

Charlotte



Il ou Elle

Il a 25 ans et a son premier enfant, c'est un garçon qu'il appelle Guy, c'est la guerre 39/45.

Il a 26 ans, il est emmené prisonnier en Allemagne pour travailler ; la plus dure période de sa vie, mais il sera libéré à la fin de la guerre.

Il a 10 ans, il va à l'école mais quand il en revient le midi pour manger rien n'est prêt, il se fera la cuisine lui-même. Sa mère ne s'occupe pas beaucoup de lui, elle est toujours en visite chez des amis.

Il a 50 ans, il est toujours marié et a 5 enfants, 4 garçons et 1 fille, il est content de sa vie.

Il a 82 ans, il meurt des suites d'une maladie. Dans l'ensemble, sa vie fut heureuse et il meurt en paix.

Il a 16 ans, une terrible maladie le frappe, tout le monde pense qu'il va mourir, mais comme par miracle, il guérit.

À 12 ans, il quitte l'école pour aller travailler dans une usine où les ouvriers le malmènent mais cela ne l'arrête pas, il continue à travailler. Car c'est un garçon courageux et il restera courageux et honnête jusqu'à la fin de sa vie.

Sylviane

Elle a la peur au ventre. Elle a 65 ans. Sur les deux mois d'été elle n'a que deux semaines de sûr avec ses filles et ses petits-enfants. Le reste du temps sans activité au CMP. Elle va devoir aussi gérer sa prise de médicaments, que d'angoisse. Depuis 10 ans, 20 ans, elle prend des anxiolytiques et des antidépresseurs. Elle reviendra à un état normal.

Véronique

Elle a douze ans, c'est le lendemain de sa communion solennelle et elle pose sur une photo.

Elle a huit ans et imite l'accent belge à un déjeuner familial, elle sera comédienne !

Elle a dix neuf ans et est institutrice.

Elle a trois mois et pose gracieusement allongée nue sur une fourrure.

Elle a quatre vingt trois ans, elle va partir pour toujours et nous avons conversé longtemps et intensément, comme elle me l'a murmuré « avec les yeux » !

Elle a douze ans et tient tendrement son chat Pouète Pouète dans ses bras.

Sylvie



Perdre le contrôle

J'ai perdu les pédales quand la vie ne valait plus rien, c'est-à-dire quand j'ai perdu mon frère, ma sœur et mon père. Le malheur était dans la maison. Si je suis restée dans ce monde c'est grâce à l'hospitalisation que j'ai faite rue de Cannes.

Meriem

Un jour, je vends ma voiture mais le client ne signe pas le chèque. Je considère donc que la voiture m'appartient toujours malgré le changement de carte grise. Quelques jours après en marchant, je vois ma voiture, j'avais gardé le double de mes clés, je rentre dans ma voiture et tremblante, je démarre. Je vais au commissariat de police pour dire que j'ai récupéré ma voiture. Mais un policier me dit que j'ai commis un vol puisque la carte grise n'est plus à mon nom. Ne doutant pas de ma bonne foi,

il n'y a pas eu de poursuites. J'ai rendu les clés au policier.

Sylviane

Allongée sur mon canapé, le corps se fissure, d'un coup, net, franc. Et ça recommence. Les morceaux se dispersent, s'écartent pour laisser l'âme nue, fragile et affolée. Dans la tête les pensées vont et viennent dans un tourbillon enragé. J'ai beau vouloir raisonner mais c'est trop tard. Je n'ai plus le contrôle. Il me faut patienter. Attendre enfin le silence et l'arrêt de la douleur du corps qui se déchire. Je connais trop bien ces sensations et sais où elles me mènent. Mais comme toujours je ne me laisserai pas faire. On dit que la patience est une vertu, j'en fais usage. Mais ça tiraille, ça se tord, ça finira par décomposer tout mon être. Patience, patience, patience. Ça finira bien par se calmer. J'attends inexorablement, allongée sur mon canapé.

Charlotte

Je ne voudrais que dormir mais des images lumineuses de broderies et de tapisseries plus belles les unes que les autres défilent. L'imaginaire a ouvert ses portes tout grand et impossible de les refermer. Je lutte, je chasse les images, elles reviennent en force et là je me dis laisse défiler, ne participe pas... ça va ralentir, accepte, passe, passe petit, passe... et je m'endors.

Sylvie



Rêves

Je suis riche, tous mes placements me rapportent une fortune, je ne sais que choisir dans ma propriété de mille hectares, je possède un zoo des plus rares animaux, je possède des terrains de sport dans d'autres villes, je possède des comptes en banque aux îles Caïman, mes usines tournent à plein rendement, mes laboratoires sont connus au plan mondial, je suis immortel, maintenant je suis jeune, je semble avoir vingt ans, mon abondante chevelure fait envie à plus d'un, je suis célèbre, souvent sollicité, tout le monde m'enrichit et la paix sur la terre a été déclarée, tous les déviants ont été neutralisés.

Bruno

À vingt ans je rêve que je suis une fleur rouge dans un jardin de paradis.

Je rêve que je suis guérie de toutes les maladies et heureuse de croquer la vie à pleines dents.

Je rêve que je vois mon père, pourtant parti depuis un an. Dans tous mes rêves il me dit toujours la même chose « Prépare-toi pour l'autre monde, c'est très beau, tout est fleuri comme tu aimes ».

Meriem

Je me souviens avoir rêvé d'un grenier, dans une maison qui ne m'était pas connue. Aménagé et aux poutres de bois. Deux silhouettes sont alors apparues. Fantomatiques, transparentes. Celles-ci ne parlaient pas mais me transmettaient par la pensée leur soutien et m'apportaient de la force. Ces deux fantômes faisaient comme partie de ma famille, des arrière-grands-parents ou peut-être plus éloignés encore. La scène était calme et silencieuse, reposante et réconfortante. J'ai souvent rêvé que je courais dans des



couloirs. Des tuyaux aux plafonds, je ne sais pourquoi. Dans ces couloirs des monstres me poursuivaient. Souvent j'arrivais à m'en sortir, mais parfois non. Les réveils étaient durs.

Charlotte

Je rêve que je suis dans une forêt dense, je suis perdue, j'ai du mal à avancer car les arbres sont très rapprochés et il y a plein de broussailles. J'avance longtemps puis tout à coup je pénètre dans une clairière et de l'autre côté je vois mon père en costume cravate (tenue qu'il avait l'habitude de porter) et là je me sens libérée, puis je me réveille.

Sylviane

À trente ans j'ai rêvé que j'étais dans un parc pour enfants dans la salle à manger de ma mère, c'était la nuit dehors et des « anges », mes amis d'autrefois nous regardaient, la pièce était très colorée et dans la chambre de ma mère il y avait un trou noir. Ma mère me disait :

« Maintenant il faut que tu choisisses, tu sors par la fenêtre les rejoindre ou tu sautes dans le trou noir ». Et je lui répondais : « Maman je veux juste que tu retrouves ton visage d'avant » car là il semblait taillé dans la pierre.

Dans mon rêve ma meilleure amie Isabelle débarquait dans mon studio, il faisait nuit, elle était toute vêtue de noir et déposait par terre de gros sacs à dos, noirs aussi... Elle était venue déposer son fardeau. Peu de temps après j'apprenais qu'elle était partie pour toujours...

Sylvie



Portraits

Tu étais fille de fermier. Tu étais institutrice. Tu ne voulais pas travailler en usine. Tu étais de toute curiosité envers les gens qui devenaient tes amis. Tu espérais toujours que l'on ait une famille soudée, tu allais au cercle de radiesthésie une fois par mois. Tu ne te plaignais jamais de ta santé. Tu mourus un jour d'un cancer généralisé. Tu fus toujours une planche de salut pour beaucoup de personnes. Tu manques à ceux qui t'aimaient. Ton mari ne te survécut que très peu de temps, tu lui manquas trop.

Bruno

J'ai surtout des souvenirs de toi quand tu étais âgé. Tu étais grand, svelte, avec de beaux cheveux blancs. Tes yeux étaient bleus. Tes mains étaient longues et fines. Tu étais maître de toi et n'élevais jamais la voix. Tu parlais très peu, c'était ta femme qui prenait toujours la parole. Lorsque tu te mettais en colère, ce qui

était très rare, nous avions peur de toi. Tu étais absorbé par ton travail et même le soir tu lisais des revues médicales. Nous n'osions pas te déranger, ce que tu faisais avait l'air si important. Tu regardais simplement les bulletins de classe. A la fin de ta vie, tu as demandé à ne pas être « prolongé » et tu es parti silencieux, défiguré par une chute. J'aurais tellement aimé avoir des échanges avec toi. J'étais tellement fière et heureuse quand je pouvais l'accompagner à la campagne.

Véronique

Longs cheveux blonds peignés avec une attention quotidienne, les yeux d'un bleu profond derrière lesquels tu caches tes émotions. Pour imposer une attitude masculine et contrecarrer le visage doux que tu as, tu te laisses pousser une barbichette. Celle-ci, en pointe, montre-t-elle ta virilité ? Mais tu n'en as pas besoin. L'artifice ne me dupe pas. Je te vois derrière. Pourquoi te caches-tu ? A la fois timide et fort tu navigues entre deux eaux. Ta haute taille et ta voix de



roc font contraste avec la douceur de ton cœur. Tes mains sont grandes et réconfortantes, elles me tiennent comme un mousqueton. À la fois accroché mais libre de mes mouvements. Tu as des difficultés à t'écouter, tu fais les choses pour le plaisir et le bonheur des autres, mais pour toi, qu'en est-il ? Tu plonges et replonges dans une perte de confiance. Il me semble percevoir au travers de ta peau fine et blanche la pureté de tes sentiments. Ta sensibilité est ta plus grande force. Mais tu ne la montres qu'à moi ; peut-être pour te protéger, peut-être pour ne pas être déchiré.

Charlotte

Tu venais d'Allemagne et quand j'étais petite tu parlais ta langue avec maman, tu as toujours eu du mal à t'exprimer en français, par exemple tu disais « toi m'invites » pour me dire que je t'énervais. Les sept premières années de ma vie, vous vous parliez, après l'alcool et le mal-être ont fait que vous n'échangiez plus que des coups de gueule, puis

plus rien, et je t'aimais encore, je t'aime toujours d'ailleurs, car après des années de rejet et m'être rejetée moi-même, du fond de l'abîme où je me trouvais j'ai refait ton parcours qui a dû te terrifier et te laisser vide, blessé à l'âme. Maintenant tu es parti depuis longtemps mais tu as accompagné ma route et je me dis que ma paix est la tienne...

Sylvie

J'avais onze ans quand mon grand-père quitta ce monde. Il portait une casquette, était toujours bien habillé, portait souvent le costume et la cravate. Mon grand-père fumait de temps en temps une cigarette. Les moments où j'étais seule avec lui étaient des instants privilégiés pour moi. C'était un homme simple, honnête et il avait de l'empathie pour son prochain. J'aimais quand il m'emmenait à la ferme et me racontait des histoires qu'aujourd'hui j'ai oubliées.

Sylviane



Autoportraits

Je m'appelle Meriem, j'ai un visage de vieille, j'ai les cheveux marron foncé, les yeux marron et puis un nez petit. J'aime bien faire la cuisine, le ménage et le jardin avec Etienne. J'ai des lunettes, j'ai des oreilles petites et des grands pieds et des chaussures « poilues » pointure 39, je suis petite et d'une grande gentillesse, je dis toujours oui.

Meriem

J'ai 63 ans. Je fréquente 4 matinées par semaine l'hôpital de jour où j'aime aller et en plus je me suis promise d'aller au CATTP de façon régulière. Je suis à la retraite depuis presque 4 ans et un de mes soucis est de savoir comment je vais organiser mes journées. Je ne vois plus ma famille mais heureusement j'ai des amis que je vois tous les jours, cela m'aide énormément. Je ne me regarde plus dans la glace aussi souvent qu'avant. J'ai réalisé que j'avais perdu ma beauté, mon visage a changé, j'en

suis consciente, j'ai du mal à l'accepter. J'espère toujours rencontrer un homme avec lequel je ferai ma vie, un miracle peut toujours arriver.

Sylviane

Vieille dame aux cheveux courts teints henné, parfois en jean ; J'aime être en harmonie avec mes goûts et mes couleurs. Ensuite, j'aime oublier mon aspect pour être présente à ce qui m'entoure, mais finalement je n'ai une idée de qui je suis que dans mon rapport aux autres et au monde.

Sylvie

Tu grandis dans ce monde en ayant un pied dedans un pied dehors. Dans ta bulle qui te reconforte mais où tu te sens seule. A la maison rien ne te permet d'être toi et tu te bats. Contre ton père pour lui faire comprendre que tu n'es pas sa chose, contre ta mère pour lui montrer que sa vie n'est pas la tienne et aussi contre ton frère qui te jalouse sans



que tu en connaises la raison. Bataille familiale qui ne cesse pas, qui s'amplifie, qui fatigue. Pendant longtemps tu explores ton quartier, tu te fais des amies ; tu erres dehors, fuite de la maison pour la découverte du monde. Mais tu grandis et tu t'aperçois que le monde extérieur te voit étrange, distante ; alors tu te renfermes et ça commence. Tu vois des choses, tu les entends, tu ressens un mal-être ; tu ne te l'expliques pas. Pourtant tu comprends. Tu n'as jamais vraiment fait partie de ce monde et tu t'en échappes complètement à présent. Tu n'as confiance en personne, tu te protèges tout le temps. A l'adolescence tu changes, le lycée te propulse dans une dimension nouvelle. Des amies arrivent et tu prends le risque de les apprécier, de leur faire confiance, de te livrer, mais pas entièrement, quand même, parce qu'il y a cette fille qu'on regarde avec mépris parce qu'elle agit différemment. Toi tu regardes, tu ne dis rien, tu te tais car si tu parles tout le monde comprendra que tu es pareille, tu ne veux plus être seule, alors tu fais semblant et tu

apprends que c'est ta seule façon d'être libre, tranquille. Faire semblant. Quand on te demande comment tu vas, tu souris et tu dis que oui ça va alors que les démons sont de plus en plus violents. Qui t'arrachent de plus en plus à ce que tu es, à ce que tu as connu de toi. Et tu continues comme ça. Jusqu'à lui, jeune homme que tu apprend à aimer, tu te laisses aller, et puis crac le bonheur s'éclate et toi aussi, en mille morceaux qui ne se recolleront jamais. Tu essaies de t'aider, tu parles enfin, mais en face rien. Alors tu reprends tes faux semblants, tes «tout va bien». Tu poursuis tes études sans pouvoir les faire correctement mais tu arrives au bout d'un moment à avoir tes diplômes, comment, tu ne sais pas, mais tu prends comme c'est. Diplômée, mais en souffrance tu décides de parler de nouveau. Cette fois l'écoute est là, une nouvelle t'est annoncée. Diagnostic, sans être sûre tu le redoutais. Ça te fait peur mais ça te soulage alors tu décides de te battre. Maintenant tu as 30 ans. Tu as réfléchi sur toi, tu comprends mieux ce qui t'arrive mais plus rien de toi n'est

présent, visible, palpable, tant la maladie a pris le pas. Tu essaies de te rassurer, de continuer, de poursuivre l'effort mais au fond même si tu ne divagues plus, tu sais que jamais tu ne feras partie du monde. Que tu auras toujours un pied dehors. Que veux-tu faire ? Te résigner ? Hors de question ! Te battre ? Ça sert à quoi ! Il va bien falloir que tu choisisses, pour toi, que tu te décides enfin à vivre, à agir, à construire. Au fond tu n'as pas vraiment le choix, si tu veux continuer dans cette vie faudra bien que tu fasses la paix avec toi.

Charlotte



Le cri

(D'après *Le cri* d'Edward Munch)

Il crie après avoir vu la grande seringue
que le docteur a sortie de sa serviette.

Qu'est-ce qu'il peut donc hurler ?
L'angoisse existentielle.

Elle crie son impuissance à être vivante.

Elle crie, elle s'époumone mais rien n'y
fait. Elle crie car le corps est trop petit
pour l'agitation des sentiments. Elle crie
vers ses parents mais ils sont sourds aux
sons perçants. Elle crie pour que ça cesse
mais en fait elle avance. Elle crie depuis
qu'elle est née, elle crie pour exister.

Elle crie l'absence de vie en elle, elle crie
l'absolu manque de tout. Elle crie à s'en
fendre l'âme ou seulement elle t'appelle
du fond de son abime, reviens-nous,
reviens à la vie !

Charlotte,
Meriem,
Sylvie,
Véronique.

Rituels

On mettait nos beaux habits pour la fête du ramadan, la fête du mouton. Nous avions beaucoup d'invités, hommes et femmes, j'étais très curieuse de voir tout ce monde à la maison car ils nous embrassaient sur les deux joues et le front en donnant un billet de 10 ou 100 francs et des bonbons et cacahuètes. Et après c'était la photo avec le mouton et toute la famille autour de la table du salon. Je n'oublierai jamais, ça reste dans mon cœur à jamais et ça se passe toutes les années.

Meriem

Quand j'étais petite chaque année à la Toussaint après s'être vêtu chaudement, car à l'époque il n'était pas rare qu'il ait déjà neigé ou gelé, on partait, mes parents et moi, du marais de Lomme et on marchait jusqu'au bourg de Lambersart, de là on prenait une route qui rejoignait la campagne jusqu'au cimetière où était



enterrée celle que j'ai toujours appelée « ma petite sœur » et qui, morte à l'âge d'un an durant la guerre, aurait eu sept ans de plus que moi. C'était comme un pèlerinage, je crois que dans le silence qui accompagnait cette marche je prenais toute la mesure de l'absence de cette petite fille pour mes parents et même pour moi qui ne l'ai pas connue. Une petite tombe avec un petit ange, l'inscription « Anne-Lise ». Et nous rentrions à la maison, maman avait préparé de la pâte à beignets, elle nous faisait des beignets aux pommes pour nous réconforter, on se réchauffait le cœur et les pieds.

Sylvie

J'ai un petit groupe d'amis. Une famille choisie si l'on peut dire. Notre rituel se place à l'apéro. Réunion régulière autour d'un verre. Discussions dans tous les sens en dégustant un morceau de fromage ou autres délices de l'apéritif. L'on échange sur les nouvelles, bonnes ou mauvaises ; sur nos activités, sur le monde, beaucoup. Ce rituel n'est ni

rigide ni imposé. Nous avons besoin les uns des autres. On ose se parler sans trop se soucier du regard de l'autre. Je trouve qu'avec les années nous sommes de plus en plus vrais, nos échanges sont moins cachés.

Charlotte

Le travail est important pour moi ; beaucoup de gens me disent travailler si peu chaque jour, ça ne vaut pas la peine. Pour moi, c'est être reconnu, en un mot, vivre. Petit à petit j'arriverai bientôt, heure par heure à la retraite, petite peut-être mais avec plein de souvenirs, je n'aurai rien à me reprocher, j'aurai fait mon possible, libre d'aller où bon me semble.

Bruno



Objets personnels

C'est ma poupée que j'ai eue à trois ans par mon père ; elle s'appelait Fifi mais une fois, en nettoyant sa figure, j'ai décidé de changer son nom. Je l'ai appelée Catherine, comme l'infirmière. En la regardant bien, elle lui ressemble, même cheveux frisés. Quand je la regarde, je pense qu'elle me dit d'aller au jardin. Je la retourne pour ne pas la voir.

Meriem

Ma pince à papiers, elle m'a été confiée par le chef de secteur de l'entreprise de nettoyage où je travaille. Elle est noire avec une poignée verte, je suis un privilégié, elle est efficace pour attraper les objets traînants. J'en suis responsable. Beaucoup de mes amis en voudraient une, mais hélas je ne peux leur offrir. Devrai-je la rendre un jour ? Pour l'instant, elle est à moi, rien qu'à moi.

Bruno

Ils sont au milieu de ma table et m'ont été offerts par mes deux filles : Clara et Chloé. Ce sont deux personnages qui ressemblent à des anges. Ils sont petits et semblent fragiles. Ils sont beaux et grâce à leurs mains qui ont l'air de prier ils peuvent ne former plus qu'un. Je peux jouer avec eux, les rassembler, les dissocier, y mettre une photo de famille. Je les touche avec délicatesse pour qu'ils ne se cassent pas. Ils symbolisent l'amour de mes deux filles pour moi, mais aussi de mes sept petits-enfants que j'aime plus que tout.

Véronique

L'objet qui m'est le plus personnel ne m'est pas destiné... C'est l'objet que je travaille, le mandala que je brode jour après jour sur un tissu destiné à devenir un sac. Je pars à l'aventure avec mon crayon, mes fils de couleur et mes petits miroirs et je cherche l'harmonie. C'est pour cela que cet objet ou du moins cette chose en route pour devenir un objet m'est précieuse. Il est le guide de

mon équilibre. Quand il est prêt, que mon travail sur lui est achevé, je le remets avec plaisir à la personne à qui il était destiné et je repars pour de nouvelles aventures.

Sylvie

Quand j'étais petite, je les piquais aux autres, à ma mère surtout, à mon père aussi, parfois à mon frère quand il en avait un qui me plaisait particulièrement. Ces objets me rendaient comme messagère, sans que je le veuille vraiment, ça s'imposait un peu à moi comme une obligation d'utiliser l'objet jusqu'à ce que j'aie épuisé toute mon imagination ou que dans ma tête ça se calme. Encore aujourd'hui, sa forme, sa manière de se poser et de glisser sur le papier me donne plus ou moins de magie. Je veux bien sûr parler du stylo ou de la plume. Chacun apporte sa pâte ; l'écriture change, le ton aussi, selon l'humeur ou l'impérativité, l'impatience dans la réalisation de mon exercice.

Charlotte



Objets d'enfance

Mon père n'avait pas l'habitude de me faire des cadeaux, mais un jour il m'a apporté une grande libellule, morte, qu'il avait déposée dans une boîte de chocolats vide et une autre fois un coquillage exotique roux foncé presque orange, très dur. Je les ai gardés très longtemps et j'ai depuis considéré qu'il m'avait offert là une forme éphémère et une autre qui frisait l'éternité, deux choses précieuses.

Sylvie

La collection de pièces, qu'elle était belle ! Elle me fut offerte par mon oncle, pièces de 5 francs en argent, louis d'or, je parle de vrais louis d'or, pas comme dans *La soupe aux choux* évidemment, des pièces en aluminium que je troquais chez le marchand contre quelque gourmandise ; les pièces de 5 francs, je les ai perdues depuis hélas, elles étaient de l'année de ma naissance.

Bruno

Quand j'étais toute jeune, mes parents nous ont emmenés, mon frère et moi, à une fête foraine. Mon frère m'a offert, sans que je me rappelle comment il l'avait gagné, un petit ourson. Il était blanc crème avec le visage et les mains comme un poupon et le reste ressemblait à un ourson, comme pour faire croire à un déguisement. Je me rappelle que j'avais été très touchée par ce geste de mon grand-frère. Avec les années, je l'ai gardé car il symbolise le peu de réconfort que mon frère m'apporte, nous avons grandi en étranger l'un pour l'autre et cet ourson me donne un sentiment de sécurité et d'amour fraternel. Je pense qu'il doit être dans mon carton d'affaires au grenier chez mes parents. Le jour où ils déménageront je pense que je le récupérerai pour me rappeler d'avantage ce moment agréable de ma petite d'enfance.

Charlotte



Traces de soi-même

J'avais quarante deux ans. Pour ce qui est des vêtements j'étais restée dans le style babacool (je le suis d'ailleurs toujours un peu) et mes idées allaient avec mon style vers la fraternité et la liberté. J'adorais prendre le train jusqu'à Boulogne et de là je faisais route à pied jusqu'au Portel où ma copine qui tenait un petit hôtel me recevait gratuitement. Je faisais du tricot aussi, des poupées, en fait toutes sortes de choses pour toutes sortes de gens. Mais en fait je voyais venir un tournant ou plutôt je ne voyais pas le tournant, je voyais un mur. J'ai eu du mal à le dégager de mon esprit et un sentier est apparu, vraiment tout petit, au début il a fallu le tailler à la serpe. Ma quarantaine, je pensais aller vers le noir et j'allais vers un peu plus de lumière, de liberté, d'échange avec les autres et de confiance en moi bien que semblant toujours marcher sur le fil du rasoir.

Sylvie

Quand j'avais 25 ans je m'habillais tout en noir de la tête aux pieds, c'est-à-dire pantalon large et tunique serrée. Mon père me disait, On enterre quelqu'un ? en rigolant, tu seras mieux avec des couleurs. Mais moi je préférais être en noir et j'aimais écouter de la musique année soixante et soixante dix, c'était tellement bien. Dans ces années-là, les filles ne pouvaient rien faire et encore moins sortir ou aller au cinéma. Pas avoir des amis hommes ou femmes, on se voyait en cachette de la famille ou on inventait des histoires pour les parents. Ca a changé maintenant, c'est plus cool et la vie est plus belle.

Meriem

En 2005, j'émergeais comme l'on pourrait dire, d'un mauvais rêve, pourtant bien réel. Je revenais peu à peu au monde. Tout semble si flou vu d'ici et tout ce chemin parcouru. A l'époque je m'habillais à peu près comme aujourd'hui, mon style n'a jamais vraiment changé : jean, tee-shirt, pull, simple, efficace, confort-

table. La musique, elle non plus n'a pas changé : reggae, chanson française, rock et plein d'autres encore. Je n'allais plus au cinéma faute de moyens, depuis je n'ai jamais vraiment repris l'habitude d'aller dans ces grandes salles noires. Je sortais souvent, voir des amis, je n'allais pas dans les bars, ni dans les concerts. Faut dire que je n'avais pas vraiment beaucoup d'argent et le peu que j'avais partait dans les nécessités. A la fac je faisais une année en licence d'italien avant de préparer le concours pour l'Institut St Luc à Tournai. Je venais de décider que je prendrai la voie artistique, celle de la photographie. J'habitais avec quelqu'un dans un studio suffisamment grand pour deux. A cette époque pour 400 euros on pouvait encore avoir quelque chose de potable à Wazemmes. Je découvrais le quartier mais ne prenais pas part à la vie autour de moi. Mais l'année de mes vingt ans s'est écoulée et avec elle certaines difficultés. J'ai repris peu à peu ma place dans le monde. Je me suis fait des amis qui ne le sont pas restés, c'est comme ça à la fac. J'ai retrouvé, ou

peut-être que ça n'était jamais vraiment
parti, un peu le goût de la vie.

Charlotte



Partir dans le sens opposé

Déjà, à six ans on m'a empêchée d'écrire de la main gauche, on m'envoyait dans le sens opposé. J'ai quand même rencontré le dessin, les dissertations et la couture mais je me suis fortement opposée aux études. A seize ans on m'a orientée vers les Beaux Arts, mais ma mère m'a désorientée vers une école de commerce où je me suis à nouveau révélée inapte. Après quelques voyages en auto-stop et quelques aventures, j'ai pris le chemin de l'usine et j'ai travaillé en filature mais toujours dans le but de partir en voyage, ce que j'ai fait... Mais mal équipée mentalement je voyageais presque à contresens... Et bien malgré tout, au bout du compte, j'ai trouvé, sur ma route, mon équilibre.

Sylvie

De tous temps j'ai aimé le jardinage et l'aménagement d'espaces, mais j'ai été orienté dans la voie de l'habillement, où

je ne suis pas doué. Il m'a fallu du temps pour pouvoir travailler la terre, enfin vivre. Preuve que j'étais doué, j'ai décroché un diplôme à 40 ans, vous direz c'est long. Depuis je nettoie les pelouses, j'embellis mon cadre de vie, je respire, je suis heureux.

Bruno

Vers février 2005 je me posais de grandes questions, j'étais en première année de psycho et je me rendais compte que ça ne correspondait pas à ce que j'attendais... Avant d'entrer en fac, j'avais eu l'idée de l'artistique, les Beaux-arts ou quelque chose dans ce goût-là, mais j'hésitais. Après m'être rappelée de quelques conseils d'un professeur de cinéma, j'ai décidé de faire de la photographie. J'en ai d'abord parlé à ma mère, elle était d'accord pour me financer mes études, mes appart et loisirs seraient à ma charge. Ensemble nous en avons parlé à mon père. Cris, disputes, injures j'en ai pris plein la tête... Il a dit quelque chose comme cela : « Si tu veux une vie d'ar-

tiste, tu vas y goûter, si tu prends cette voie, je te coupe les vivres ! » Que n'a-t-il pas dit là ! J'ai dit : « Très bien ! ». Je suis montée dans ma chambre, j'ai pris quelques affaires et je suis partie. Je n'ai pas vu mes parents pendant presque un an.

Charlotte



L'enfance à partir de là où on l'a perdue

C'est quand j'ai lu la réponse du médecin me disant après des examens à 18 ans que j'avais du diabète et que je ne devais plus boire du coca, manger des bonbons et toutes les sucreries... Moi j'ai continué à manger des bonbons en cachette et quand mon père l'a découvert, j'ai dit : « C'est pas vrai », alors mon père m'a dit : « Tu mens ! Il y a quelqu'un qui te voit de là-haut ! ». Et depuis ce jour je n'ai plus mangé de sucreries dans mon adolescence.

Meriem

Vers mes sept ans, l'année de la naissance de mon frère, j'ai commencé à me sentir responsable de ma famille, mon père s'étant mis à boire. J'avais l'impression d'être derrière lui pour réparer ses bêtises et je m'inquiétais de son avenir. Mais je n'ai pas perdu mon enfance, elle a vécu cahin-caha. Je voudrais dire aussi que vers quarante ans, quand j'ai

enfin accepté d'être adulte, j'ai su que mon enfance était toujours là, joyeuse et éveillée au monde, j'avais relié ma vie.

Sylvie

Je venais de me réveiller dans mon lit et j'ai eu comme un flash, j'étais quelqu'un, oui une personne à part entière et on me devait un minimum de respect. Je ne sais plus quel âge j'avais.

Et aussi, cette fois où adolescente mon père m'a dit : « Quand est-ce que tu arrêteras de rêver, tu es grande maintenant ! » Ca m'a anéantie.

Charlotte

J'ai été monitrice de colonie de vacances. Mes parents avaient peur des « communistes » qui la dirigeaient. J'ai donc été très surprise de rencontrer des personnes de valeur. Ce choc salutaire fit que je remis en question tout ce que disaient mon père et ma mère. Était-ce une expérience initiatique ? Aussitôt, j'achetai

une radio. Mon ouverture au monde et
à la musique.

Véronique



L'enfance que j'aurais aimé avoir

J'aurais aimé être une bonne élève, que mes parents m'aident à travailler, nous donnent, à mon frère et à moi, des bases pour apprendre nos cours, faire nos devoirs quotidiennement. Mais c'était tout l'inverse, je me souviens que mon père nous laissait sortir même si l'on avait des devoirs. Mes parents n'ont pas fait corriger ma dyslexie et ça m'a vraiment gâché une bonne partie de ma scolarité. Je pense que si j'avais été une bonne élève ma liberté aujourd'hui en aurait été plus grande. J'aurais pu faire plus longtemps des études, je n'aurais pas repiqué plusieurs classes, je ne serais peut-être pas dans une situation inconfortable.

Charlotte



Premiers souvenirs

Je fais la sieste dans mon lit, j'ai à peine deux ans, mon esprit vagabonde du mur, où le peu de soleil qui entre dans la chambre joue à se décomposer en mille facettes colorées et mouvantes, aux rideaux de la fenêtre qui bougent un peu, animés par un petit vent chaud d'été. Les dessins de ces rideaux aux belles couleurs se mettent à bouger dans mon esprit et je vois des chevaux galoper et ils m'emportent dans mon sommeil.

Sylvie

Je me souviens de cette fois où ma mère disputait mon frère pour quelque chose que je ne comprenais pas. Je me disais : « Ce n'est pas grave, nous étions chez le voisin, on n'a rien fait. » Il y a quelques années, j'en ai parlé à mon frère et il m'a dit qu'en fait, lui âgé de 6 ou 7 ans, moi de 3, nous étions allés de la maison

jusqu'à un jardin public éloigné car il voulait me faire découvrir ce jardin qu'il aimait tant.

Charlotte

Moi, le passé, je m'en souviens à peu près : un séjour à l'hôpital, des radios de tout mon squelette, des rayons pour traitement, une révolte envers tant d'injustice, l'envie d'être ailleurs, le plaisir de rentrer chez soi, le plaisir de se débarrasser des radios. Finalement je suis un être comme les autres. Le masseur kiné n'a jamais réussi à m'allonger, petit je suis, petit je resterai. Au fond, on souffre mais pour rien. Le kiné s'appelait Vandalle.

Bruno



Rencontres

Il y a quelques semaines, entrant dans un café, je fus attirée par un homme. Je ne sais plus qui a commencé à parler mais tout coulait de source. Nous sommes allés dans un resto où nous fîmes plus ample connaissance. Avant chaque rencontre ensuite j'étais hyper intimidée, il n'y en a eu que trois. Hier nous sommes allés au cinéma où il m'a caressée très longtemps, j'étais aux anges. Mais ensuite il m'a beaucoup parlé de son besoin d'indépendance. C'est alors que je me suis dit fais attention, ne t'attache pas. Facile à dire ! Qu'est-ce qui peut faire que je sois autant attirée par lui ?

Véronique

Je ne saurais dire quand j'ai rencontré cet univers, je crois qu'il a toujours gravité autour de moi. Le cinéma. Il n'y a pas un film, mais une multitude de films : Tim Burton, Scorsese, Tarantino, Coppola... Voilà ceux qui m'ont fait comprendre

que par l'image on peut dire beaucoup de choses. De belles choses, poétiques, magiques, mais aussi dures et violentes, à l'image de ce monde. Le film c'est un peu comme la rencontre entre la photographie et la réflexion littéraire. Deux univers qui me construisent, par lesquels, maintenant, j'arrive à m'exprimer. J'ai appris à pousser l'analyse d'un film autant que celle d'un écrit, en mélangeant les connaissances, les références. Je suis sûre que si le cinéma n'avait pas fait partie de ma vie, je n'en serais pas là. Il m'a permis d'aller au-delà des premières impressions, de chercher plus loin que ce qu'on voit.

Charlotte

Comment parler de toi qui es passé dans ma vie comme une comète et est toujours en moi comme si j'avais dû grandir depuis ce jour avec toi. Tu m'as réveillée, obligée à être vraie sans rien me demander et dans mon for intérieur, j'imagine qu'il en a été de même pour toi. Nous étions deux idéalistes, épris d'amour et

de liberté, mais nous avons aussi nos propres démons à combattre et j'ai dû partir au combat, ça m'a déchirée de te perdre, mais quand je suis en paix je te retrouve. Pour te dire, même au bout du monde, tu n'es jamais loin de mon esprit.

Sylvie

J'ai été hospitalisée pour une dépression, je voulais quitter ce monde mais voilà j'ai rencontré l'infirmière Mme Lydie au CMP 3^{ème} étage rue Cannes, elle m'a demandé ce que je voulais faire. Elle a dit le théâtre, la cuisine, accueil les lundis et samedis avec des infirmières, sorties au musée et randonnées et elle m'a fait connaître le jardin où il y avait un responsable du jardin, c'était un homme tout en vert, il s'appelle Etienne et nous nous sommes tout de suite bien entendus et depuis c'est mon coin de paradis et je ne regrette rien et remercie l'infirmière Lydie.

Meriem

Infirmiers, infirmières, intervenants et ceux que l'on oublie : Brigitte reste fidèle avant tout à notre groupe, nous la voyons souvent, toujours de bonne humeur. Catherine est efficace dans ses actions, j'ai plaisir à la retrouver. Lydie est comme les bonnes choses, trop peu, on en voudrait plus. Isabelle garde un esprit jeune, collectionneuse de fèves. Amandine garde le troupeau, tant mieux pour tout le monde. Martine écrit très facilement, on a plaisir à l'écouter. Annie sait se débrouiller pour les spectacles et pour commenter les visites. Mathieu devient un véritable artiste, il écrit aussi. Etienne fait des merveilles pour le groupe jardin. Cathie se réalise dans un travail parfait, on m'a dit qu'elle fait l'atelier poterie. Marie-Claude a été ma première infirmière, pas ma dernière. Philippe s'occupe de l'atelier arts plastiques. Il m'encourage dans mon travail. Maryline est courageuse, je l'admire. Tant de travail et beaucoup de volonté. Patrice, pourquoi finir par lui, on garde toujours le meilleur pour la fin.

Enfin, tant de personnes que l'on voit, tant de courage que l'on admire et quand je pense qu'ils et elles ont un travail si passionnant mais si dur.

Bruno



Écrire

Écrire comme on respire.

Écrire ou ne pas écrire.

Écrire parce qu'on n'y résiste pas.

Écrire pour faire un bout de chemin
avec vous.

Écrire comme le vent me porte.

Écrire après une maladie, pour ne pas
oublier tout ce qu'on a aimé.

Écrire sur les enfances de nos parents.

Écrire les souvenirs des gens qui sont
partis.

Écrire des chansons gaies.

Écrire pour s'amuser.

Écrire pour partager un bout de soi.

Écrire à l'improviste.

Écrire les blessures pour qu'elles cicatrisent.

Écrire en automatique et voir sortir de soi les impressions cachées.

Écrire pour ne pas oublier.

Écrire des mots d'amour.

Écrire pour être libre (respirer).

Écrire pour laisser des traces de soi.

Écrire pour vivre dans un monde meilleur.

Écrire pour comprendre quelque chose.

Écrire car les écrits restent mais les paroles s'envolent.

*Bruno,
Charlotte,
Meriem,
Sylviane,
Sylvie,
Véronique.*



Sommaire

- Acrostiche — p.09
Lieux où on a dormi — p.10
Chambres — p.12
Portes — p.16
Fenêtres — p.18
Les lieux qui nous ont marqués — p.22
Voyages — p.25
Trajet quotidien — p.29
Promenade rituelle — p.33
Instantanés sur arrêts — p.34
Les 7 derniers jours — p.37
Avoir et être — p.40
Ne rien faire — p.42
Où ai-je lu ? — p.44
J'aimerais... mais parfois non... — p.45
Les occasions qu'on a eues de gagner de l'argent — p.47
Les premières photos que l'on connaît de soi — p.49
La photo dont je me souviens — p.52
Voir à travers les murs — p.54
La rue d'enfance — p.57
L'heure de... — p.61
Villes inventées — p.65
Parlez-nous de — p.67
Poème à crier dans les ruines — p.69
Celui qui... Celle qui... Ceux qui... — p.71
Moi tout(e) seul(e) — p.74
Vous — p.77
Il ou Elle — p.79
Perdre le contrôle — p.82
Les rêves — p.85
Portraits — p.89
Autoportraits — p.93

Le cri — p.98
Rituels — p.99
Objets personnels — p.102
Objets d'enfance — p.105
Traces de soi-même — p.107
Partir dans le sens opposé — p.111
L'enfance à partir de là où on l'a perdue — p.114
L'enfance que j'aurais aimé avoir — p.117
Premiers souvenirs — p.118
Rencontres — p.120
Écrire — p.125

Remerciements

Charlotte Ciancimino, Sylvie Faust,
Meriem Haouara, Sylviane Larochette,
Véronique Lehembre, Bruno de Safta.

Dr Christian Müller,

L'équipe du Centre d'Accueil
Thérapeutique à Temps Partiel,
Marc Henri Ducroq,
Martine Nuytens
et Matthieu Vast.

L'association Archipel.

François Bon, *Tous les mots sont adultes*
(Méthode pour l'atelier d'écriture)
Éditions Fayard.

Atelier d'écriture mené au CATTP,
129 bis boulevard Montebello,
59000 Lille de janvier à décembre 2015
par Patrice Robin
(site : www.patricerobin.com).

Éditions de l'EPSM de l'agglomération lilloise
Coordination : Maud Piontek
BP4 – 59 871 Saint-André-lez-Lille
Tel : 03 20 63 76 00 – Fax : 03 20 63 76 80
Mail : contact@epsm-al.fr
www.epsm-al.fr

Titre : Charlotte Ciancimino
Graphisme : Maxime Foulon

Édité à 500 exemplaires
Achevé d'imprimer en France en avril 2016
par Impression directe,
61-63 avenue de la Fosse aux Chênes,
BP10362
59 057 Roubaix Cedex 2
RCS 484 644 950 000 12

ISBN : 978-2-9552951-1-3
Dépôt légal : mai 2015





Ateliers d'écriture sous la direction de Patrice Robin (de janvier à décembre 2015)



Les textes que vous allez lire ont été écrits par des personnes accueillies au Centre d'Accueil Thérapeutique à Temps Partiel du secteur adulte de Lille sud, dans le cadre d'ateliers menés par l'écrivain Patrice Robin en 2015.

En les partageant dans cette publication, nos éditions rendent hommage à ces vies confiées avec art de plume en plume.

